

Du temps d'Achille...

Sous son masque farouche aux traits purs, il cachait, comme en ayant honte, une sensibilité âpre et particulière, celle dont nous retrouvons, à chaque pas de son œuvre, l'aveu divin.

J'ai l'orgueil de l'avoir connu mieux que personne. C'était un cœur d'enfant, fier d'une jolie cravate plus que d'un compliment sur son génie, dont, d'ailleurs, il ne doutait pas, mais qui lui paraissait chose si naturelle qu'autant valait n'en point parler, — sinon d'une certaine manière, un peu rude, que nous savions bien, nous qui l'avons aimé avant qu'il fût adoré.

« — Tu as travaillé? — Non. — Un peu? — Très peu. — Ça va? — Pas mal, et toi? — Tu sais, si c'est encore sublime, tu nous embêtes; ça devient cramponnant. — Idiot, va! »

Je le vis pour la première fois, sur le coup de mes onze ou douze ans, à un dîner chez le poète Vaucaire, où mes parents m'avaient emmené. Il s'appelait alors Achille... Son aspect assyrien, son teint noir, son parler martelé, son nom mythologique me firent peur. Il revenait de la Villa Médicis, d'où il s'était évadé comme d'une prison, car il ne put supporter jamais aucun maître, sauf Mozart, et, longtemps, il faut le dire, Wagner... bien que depuis!... — Mais alors!... — Il en joua ce soir-là : du *Tristan* (oh! sa façon cuivrée de

prononcer « Brangöene », je l'entends encore!), la fin de la *Walküre*, l'incantation du feu, — puis, le prélude de *Parsifal*.

Imaginez ce que ce put être! Lui-même restait ému et silencieux. Puis, se tournant vers moi tout à coup :

— « Et alors, mon petit ami, ça vous plaît? Bien, très bien. Il faut aimer très jeune les très belles choses. Comme ça, on a plus de temps pour s'en dégoûter. »

Simple boutade; son wagnérisme semblait alors incrusté. Étant pauvre, il voulait faire à pied le voyage de Bayreuth!

On lui demanda de jouer du Debussy. — « Ce sera pour une autre fois, si vous le voulez bien, répondit-il. Mais nous tenons aussi l'article Carolus Gounod! » — Et de chanter à tue-tête :

Faites-lui mes ave-û...
Portez mes vœ-û...

Et de s'asseoir sur le piano.

Il avait entrepris, avec Vaucaire, une adaptation musicale de *Comme il vous plaira*, qui ne vit jamais le jour. De même, plus tard, avec Mendès, une *Chimène*, dont il avait écrit deux actes sur trois (je crois). Mendès vint le trouver : — « Enfin, ce dernier acte? » — « Voici les deux premiers! » Et il les déchira. — « Ce n'est pas mon affaire. »

Le théâtre l'avait toujours sollicité. Il devait n'y trouver enfin sa voie qu'avec l'admirable *Pelléas*, qu'il mit près de quatre ans à composer.

Car il avait l'inspiration aisée, mais l'exécution soucieuse. Un détail l'achoppait. Et il restait des nuits à guetter la nuance, comme un fauve en arrêt. Cinq actes résolus ne valaient pas pour lui, sur le moment du moins, tel accord de neuvième bien tapé.

— « Ça, ça y est!... » Il souriait, dans sa barbe frisée...

Cette minutie, il ne l'avait pas seulement dans sa musique, mais dans ses lettres, dans sa manière de s'habiller, de s'exprimer. Mon admiration pour lui était si fervente que je le jugeais incomparable dans tout ce qu'il lui

plaisait d'entreprendre, et j'eus l'idée étrange de le prier d'être mon premier professeur... d'art dramatique! Ce qu'il accepta volontiers. Il me donna, pendant environ dix-huit mois, deux leçons par semaine. Il était pourtant bien tout le contraire du « métier », et sa façon de filer une scène, d'amener une entrée, de camper un effet, procédait peu de la technique rigoureuse d'un Scribe ou d'un Sardou. Mes débuts s'en ressentirent assez cruellement. Je me souviens de l'effarement d'Antoine à l'audition de trois actes ainsi élucubrés, et où il y avait de tout, sauf de ce qui fait « une pièce ». Mais cela nous paraissait la chose méprisable. Antoine me suggéra quelques retouches, fondamentales, il est vrai. Debussy, qui n'avait jamais porté à l'essor du Théâtre-Libre qu'un médiocre intérêt, ne voulut rien entendre quand je lui en parlai. C'est dans cet esprit que nous commençâmes en collaboration une féerie qui devait avoir quatorze tableaux, mais n'alla pas au delà du titre : « *Les Mille et une Nuits de n'importe où et d'ailleurs* », — et une satire dramatique, dont nous écrivîmes deux scènes. Cela s'appelait : « *Les F. E. A.* » (les « Frères en art »). C'était l'histoire d'un méchant peintre, comblé d'honneurs, qui avait trouvé le moyen — à l'aide d'une ligue fondée par lui (les F. E. A.) et dans laquelle il avait toute autorité — d'étouffer les talents naissants et de mettre à mal une jeune esthète, femme de son élève favori. Ce plan fut conçu dans l'enthousiasme... et sans péché, car, au plus beau moment de la Scène III, sur un simple regard échangé, suivi d'un silence, puis d'un sourire simultané, le manuscrit se referma comme de lui-même et les dix feuilles noircies glissèrent à jamais dans le tiroir aux oubliés poudreux! Je les y ai retrouvées récemment, dans leur mélancolique chemise bleu pâle, près de la page-titre de notre illusoire féerie et d'un paquet de souvenirs de mon cher Debussy.

J'étais resté pour lui toujours le gosse qu'il avait rencontré jadis; d'où la spéciale tendresse qu'il voulut bien me témoigner jusqu'à la fin. J'avais droit de blague. — « Toi, lui dis-je un soir, toi qui crânes, tu seras tout de même décoré... Oui, mon prince... et ça te fera plaisir... et tu seras de l'Ins-ti-tut! »

Il se mit à rire de si bon cœur que, piqué au vif, je n'hésitai pas à lui proposer la gageure. Il me signa, séance tenante, trois lignes à peu près ainsi rédigées :

— « Je m'engage à ne jamais accepter la décoration et à ne faire, sous

aucun prétexte, partie d'aucune académie. Paris, le... Claude Debussy. » — Six mois plus tard, il avait le ruban rouge, et il le porta. Et comme il eut raison, puisque ce petit ruban, c'était *Pelléas*!

Ah! l'apparition de *Pelléas*, quelles minutes! et aussi quelles angoisses... Debussy apportait parfois, dans ses jugements sur autrui, une sévérité qu'il avait pour lui-même, et, comme il ignorait l'hypocrisie, il n'ignora point les inimitiés. Le chef-d'œuvre fut écouté sans indulgence, le cinquième tableau « sans patience ». Debussy, d'assez méchante humeur, s'était barricadé dans le bureau d'Albert Carré, comme dans un fort. Je l'y découvris, nous descendîmes faire quelques pas dans la rue... parler d'autre chose... Le lendemain, une presse grise, polie, la pire injure! Je vois encore, à la « troisième », le chanteur populaire Paulus quitter la salle en rigolant!... Ce fut le premier signe certain de la victoire. Huit jours plus tard, l'auteur, peu connu jusqu'alors, — sauf d'une « chapelle », — était illustre, *Pelléas* était consacré.



Il eût fallu ne pas chérir Debussy comme je le chérissais pour ne point éprouver, dès lors, l'impression trop certaine qu'il nous échappait. Lui, sut ne pas changer; mais, malgré lui, malgré nous tous, sa définition devenait autre.

Des gens surgirent, que l'on appela les debussystes; — et nous, les vrais, les debussystes de toujours, nous ne correspondions plus qu'à un vague passé qui avait perdu sa raison d'être. Chose curieuse, notre Claude, encore si jeune et si ardent, prenait comme une sorte de patine et cessait de se ressembler. On ne se disait plus les mêmes choses; ce n'était plus un dieu, c'était un maître. Le génie s'estompa derrière la gloire... Et cette gloire ne nous donna point tout ce qu'alors qu'elle nous paraissait chimérique, nous en avions espéré. Vingt concerts s'arrachaient ses œuvres, son nom reluisait sur cent affiches et aux quatre pages des journaux. L'Institut lui était ouvert, s'il l'eût voulu; et combien de fois, à ce propos, n'ai-je pas songé à la deuxième partie de notre pari?...

Où était-il, le Debussy de ma toute jeunesse, qui jouait mal au jacquet, où il montrait d'ailleurs un délicieux caractère détestable, — affreusement au tennis, qu'il pratiquait d'une main de pianiste et d'un pied lourd?... Il n'avait plus le temps, harcelé de reporters, d'éditeurs devenus friands, d'idolâtres odieux, — bien qu'il les évinçât, — de jouer mal à quoi que ce fût. L'enfant terrible se devait désormais à lui-même de faire bien tout ce qu'il faisait. Il eut le courage, auprès d'une femme aimée, de s'exiler, et, ne pouvant plus être à ses amis, de n'être plus qu'à son travail; mais il avait créé, sans le vouloir, une formule, et cette formule l'encerclait! Sa production se fit plus lente...

Il s'était arraché au monde; mais un monde l'arrachait à nous.



Des mois passèrent. Il m'écrivit une fois, en 1914, lorsque se joua ma première pièce, *Chiffon*, dont je lui avais soumis l'idée originelle, qu'il approuva... Puis des années... Et puis, la guerre!... Je devais le revoir une fois encore.

Ce fut le 12 mai 1915, le jour de l'Assemblée générale de la Société des Auteurs et Compositeurs dramatiques, où je fus bien étonné de le rencontrer. C'était jour d'élections. Je n'oublierai jamais son beau sourire : « — Te voilà!... » Il était coiffé d'un « melon » noir, comme jamais jusqu'alors il n'en avait voulu porter. — « Qu'est-ce que tu fais ici? » lui demandai-je. — « Je suis venu voter pour mon ami André Messager » (car il aimait toujours profondément Messager et se plaisait à dire tout ce qu'il lui devait pour la production en public de *Pelléas*) ; — « mais, maintenant que c'est fait, on s'en va, hein? On va un peu bavarder. » Ah! si je vins! Et quel souvenir!... Quel magicien!... Dès la première minute que je fus près de lui, je ne respirais plus le même air, je ne voyais plus, je n'entendais plus les mêmes choses... Mais on le sentait déjà très souffrant. La conversation tomba sur ses thuriféraires. Je puis dire qu'elle « tomba dessus »! — « Ecoute, Claude, risquai-je au moment de nous séparer, les debussystes m'agacent »... — « Moi, ils me tuent! » me répondit-il. Mot si profond! Il savait bien que les debussystes le dépasseraient; mais il eût dû savoir que, même dépassé, il ne serait jamais surpassé.

Nous nous quittâmes en nous jurant de nous écrire pour prendre rendez-vous, ou de nous téléphoner. Mais tous deux trahîmes le serment.

Deux ans plus tard, me présentant à mon tour à cette même Commission des Auteurs, je lui écrivis pour lui demander sa voix. Le lendemain de mon élection, je recevais la lettre suivante :

« Mon cher René,

« Si tu veux bien te souvenir de notre belle amitié, tu dois aussi te rappeler
 « ma haine de l'écriture. Je n'ai pas changé, puisque tu dois m'excuser de
 « n'avoir pu me rendre aux élections du 16 mai... endroit charmant où les
 « odeurs sont fortes comme celles des capitaines vainqueurs.

« Pour l'histoire : J'ai été un an et demi très malade, et j'ai conservé de
 « cette maladie une prodigieuse inactivité.

« Mais... ne pas cultiver une vraie amitié est peut-être le plus sûr moyen
 « de la conserver, — a dit Scipion le cynique, que personne ne connaît, pas
 « même ton vieux fidèle, quoique un peu défraîchi

« Claude Debussy ».



Et c'est fini!... Il ne me reste plus de cette grande amitié qu'un monceau de lettres... et un petit cylindre de phonographe, où, peu de temps avant la première de *Pelléas*, j'avais enregistré, chantée par Debussy, la mort de Méli-sande... Hélas! à force d'avoir sollicité son harmonieux secret, j'ai usé la cire précieuse... la voix s'est tue!... Peut-être, une fois encore, comme un écho mourant, pourra-t-elle se faire entendre... peut-être s'est-elle éteinte à tout jamais...

Encore un peu de Debussy vivant est-il là?... Je ne veux pas savoir!... Repose tranquillement dans ton écrin de carton, cher trésor, si près du néant, et qui es à la fois l'infini!

RENÉ PETER.